

Le bûcher des vérités

Giordano Bruno ou la pensée-autodafé

Pierre Ouellet

Numéro 97, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45646ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2007). Le bûcher des vérités : giordano Bruno ou la pensée-autodafé. *Inter*, (97), 43–45.

Le bûcher des vérités Giordano Bruno ou la pensée-autodafé

par Pierre Ouellet



Quand on arrive au Campo dei Fiori, dans le centre de la vieille cité, ce n'est pas seulement le cœur du monde qu'on a l'impression de toucher – tous les chemins mènent à Rome, comme chacun le sait –, c'est l'âme même du temps qui semble nous toucher... et de très près, de l'intérieur, en fait. C'est le moyeu de l'Histoire. Son noyau dur. L'amande amère. Son nombril nu, autour duquel elle n'arrête pas de tourner. L'ombilic des limbes insondables de la Mémoire, dans le ventre ouvert de la ville éternelle. Bref, le cœur en combustion perpétuelle d'une époque où s'est noué jusqu'à nos jours le nœud brûlant de la science et du religieux, de la philosophie et du politique ; le nœud igné dans lequel on ne cesse de trancher depuis bientôt cinq siècles, sans pouvoir éteindre la flamme où il se renoue à tout moment dans notre esprit, le foyer incandescent où il n'aura jamais fini de se consumer... Ce nœud de feu est un mixte chauffé à blanc de Phénix et de Prométhée, l'oiseau aux pattes de cendres, l'homme aux ailes brûlées. Ce feu nodal s'alimente à ce que Bruno lui-même, l'oiseau prométhéen, le phénix humain, appelle dans sa langue natale les *Heroici furori* : les « Fureurs héroïques ». Notre présent est toujours pendu et suspendu à ce nœud-là, qui nous tient à la gorge et ne nous lâche plus, ce feu coulant qui nous lèche la face et nous étreint la voix, nous laisse bouche bée, l'esprit béat, l'âme asphyxiée : l'héroïsme furieux de la pensée qui risque sa survie, élevant autour d'elle le bûcher qu'elle ne cesse ensuite d'attiser, parce qu'elle ne vit que de cette flamme qui la menace, de cette fumée qui l'aveugle, de cette braise qui la nourrit de l'intérieur, de cette cendre qu'elle laisse derrière – elle ne vit pas, elle brûle.

On le lui a dit cent fois – son jeune ami Galileo Galilei plus que tout autre – qu'il jouait avec le feu, qu'il se brûlerait les doigts... et tout le reste avec. La main avec laquelle il écrit, la langue avec laquelle il parle, les yeux mêmes avec lesquels il voit, les oreilles avec lesquelles il entend et toute son âme avec laquelle il pense seraient l'âtre à ciel ouvert dans lequel il se consumerait. On le jetterait vivant dans le foyer de ses pensées les plus ardentes, les plus brûlantes, de ses paroles les plus enflammées, les plus inflammables. L'héroïsme d'une telle fureur de l'âme et de l'esprit ne réside pas tant dans le fait remarquable d'une résistance farouche à la bêtise de l'Opinion, des Lois, des Dogmes, qu'au fait plus admirable encore d'une pensée qui fut tout entière défi, affront, outrage, pure effraction contre les portes blindées et les chambres closes où les idées sont enfermées, emprisonnées, non pas libres et déliées dans le faux ciel platonicien des formes pures où logent désormais les pires démons. Bruno sait cela depuis toujours : il faut libérer les idées, les délivrer, non pas seulement les révéler. Ce n'est pas l'oubli qui nous les cache, mais

les culs-de-basse-fosse, les oubliettes. Elles ne se sont jamais cachées : elles sont au cachot, au trou, dans l'*in pace* de la pensée toute faite, qu'il faut défaire maille par maille, trame par trame, barreau par barreau... pour que s'échappe, même en fumée, le peu de souffle qu'il leur reste dans les poumons, qu'on entende battre quelques minutes encore, mais à l'air libre, le peu de vie qu'il y a dans leur pauvre poul.

Voilà ce qu'accomplit Bruno, voilà son héroïsme : libérer la pensée de ses propres entraves, l'affranchir de ses esclavages, l'acquitter du crime dont on l'accuse et pour lequel on la tient pieds et poings liés dans ses propres chaînes, celles des lois, des dogmes et des principes, quand elle ne demande qu'à s'envoler, tel Phénix, tel Prométhée, telle la flamme qui les anime, telle la fumée à quoi bientôt on les aura réduits, mais une fumée qui monte, vole, flotte autour de nous, une fumée que rien au monde ne peut rabattre et qui nous signale de loin, un demi-millénaire plus tard, qu'une âme ou une cervelle, là-bas, du côté de Rome, aura brûlé sans fin, brûlé de tous ses feux, oserais-je dire, et dont les braises autant que les cendres et la fumée se sont répandues dans le monde et dans l'histoire comme une trainée de poudre, une tache d'huile sur le brasier, à quoi l'on allume sa propre pensée, dans lequel on puise soi-même le feu sacré, le peu de lumière et le peu d'ardeur dont on manque si atrocement de nos jours pour encore et encore penser, réenflammer ce monde et cette histoire dans lesquels on risque à son tour de se consumer. Je ne vois pas Bruno comme un pur penseur, un savant froid, mais comme un incendiaire de l'âme, un grand brûlé de l'esprit qui s'est enflammé à ses propres idées et aura mis le feu à son époque, bouté le feu partout où il sera passé, avec une telle fureur du souffle – qui ranime les braises jusque sous ses pieds – qu'il ne pouvait finir qu'embrasé de part en part, à l'instar de sa pensée, incinéré vivant dans l'urne de son propre corps et de sa propre tête en constante ébullition, de sa propre âme en combustion accélérée.

Je ne veux pas dire que l'auteur de *La cène des cendres*, de *L'expulsion de la bête triomphante* et de la *Cabale du cheval Pégaséen* serait le lointain ancêtre du « suicidé de la société ». Qu'il aurait lui-même tenu l'allumette et l'aurait frottée à sa cervelle pour que l'étincelle et les flammèches qui en sortirent servent de brandon aux grands inquisiteurs de la Société, qui allumèrent l'amas de bois sec où il fut immolé. Mais que penser fut pour cet homme le contraire d'un acte qui vise à refroidir les esprits, comme il semble que ce soit le cas de la philosophie d'aujourd'hui, le contraire d'un gel des idées ou d'une mise sur la glace des problèmes les plus urgents de la conscience humaine, piaffant dans le ciel comme le cheval Pégase, hurlant de toute son âme contre la bête triomphante, soupant de cendres, rongant ses os, en proie aux grandes fureurs héroïques



PIERRE OUELLET est poète, essayiste et romancier. Il a publié une trentaine de livres dont, récemment, deux livres de poésie, *Dépositions* (Le Noroît) et *Voire* (L'Hexagone), et deux essais, *Outland : Poétique et politique de l'extériorité* (Liber) et *Puissances du verbe : Écriture et chamanisme* (avec Guillaume Asselin, VLB). Récipiendaire du Prix du Gouverneur général de 2006 pour son essai sur l'art *À force de voir : Histoire de regards* (Le Noroît), il est directeur de la collection « Le soi et l'autre » chez VLB éditeur et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique à l'UQAM.

que seul le feu apaise en s'y alimentant. Bruno est le kamikaze antiterroriste le plus malin de son temps : il a renversé la terreur de la Loi inquisitoriale en une fureur poétique et philosophale qui brûle d'un feu plus pur, plus éclairant, plus éternel que cet énorme bûcher que ses bourreaux auront dressé pour lui et sa pensée au cœur de ce marché aux fleurs que sera devenue la place publique des grandes exécutions. On offre des fleurs là où jadis on mettait le feu aux corps et aux cœurs dans de puissants autodafés – *auto da fe* : « acte de foi » –, où c'est l'âme même des pensées immolées qui s'élevait dans le ciel en un acte de défi aux hommes comme aux dieux, et l'on peut encore apercevoir, au crépuscule ou à l'aurore, la flamme vivante qui leur a donné la vie, dont seuls les roses et les coquelicots peuvent aujourd'hui nous en donner l'idée dans leur robe comme dans leur parfum, plus éclatants et persistants que les vrais feux si vite éteints.

* * *

Giordano Bruno aura brûlé dans le feu furieux de ses pensées avant de périr dans celui que la terreur inquisitrice répandit autour de lui pour le cerner, l'encercler, l'enfermer dans ce qui lui a brûlé le cœur tout au long de sa vie. Il fallait un feu plus grand, mais jamais aussi vif ni aussi ardent, pour éteindre en lui ce qui l'enflammait depuis toujours : la Matière même, qu'il aura chantée avec ardeur sur tous les tons, ceux de la science et de la poésie, dont sa philosophie est le furieux mélange, s'est retournée tout contre lui sous la forme d'un de ses éléments les plus vitaux et les plus destructeurs, la Flamme, ce sursaut d'âme dans le corps des choses, ce relent de Dieu dans la Substance inerte. Disons-le d'emblée : ce sont la poésie et l'art, par leurs puissances propres, qui fournissent aux pouvoirs religieux et politique les armes de destruction non pas massive mais intime et personnelle qui finiront par en venir à bout. C'est avec ses livres comme combustible qu'on a brûlé Bruno. C'est par sa propre oreille coupée comme une dernière toile peinte au couteau qu'on a retiré tout semblant de vie dans le corps de Van Gogh. C'est le virus de ses propres mots qu'on a inoculé dans les artères d'Antonin Artaud, c'est l'électrochoc de son théâtre de la cruauté qu'on lui a fait subir en vrai, en plus, en trop, dans les coulisses de Rodez. Bref, comme au duel, l'offensé choisit ses armes : l'auteur des *Fureurs* ne pouvait pas mourir au lit, ni même par l'eau ou par l'épée. Trop de feu en lui appelait l'incendie, le Grand incendie de Rome où tout devait brûler, l'Église, l'État, dans l'ultime acte de barbarie de la Matière vivante, de la Substance folle, sa grande furie, son feu nourri.

* * *

Avançons ceci, qui choquera tout le monde sauf les lecteurs d'*Inter* : Giordano Bruno est le premier des philosophes performeurs, bien avant Nietzsche, le premier des performeurs philosophes, bien avant Beuys, bien avant Meese. Il a mis sa vie en œuvre, sa vie en forme, sa vie en danger, il a mis sa vie au feu : Gina Pane, Valie Export, Marina Abramovic sont ses cavales ou ses furies, ses Érinnyes, ses sœurs de sang ou ses filles de cœur comme celles dont Artaud même s'est entouré, ses Neneka, ses Génica, ses Ana et autres Petite Ani. Performer sa propre

pensée ou sa propre vie ne suppose pas qu'on aille jusqu'à l'immoler, comme l'ont fait ou feint de le faire certains artistes de la performance tel Gligorov¹, mais qu'on rejoue à chaque instant cette part prométhéenne de soi ou ce phénix intérieur qu'est l'esprit humain dans toute sa sainte fureur, l'esprit tel une deuxième chair ou un autre corps, qui va au bout de lui-même, dans ses propres flammes, dans ses propres cendres, dont il se nourrit avant d'y être réduit, d'y être fatalement ramené. Ne pas s'arrêter en chemin comme le fit Galilée Galilei, mais aller jusqu'aux confins, là où le « crépuscule des dieux », dira Nietzsche, brûle à jamais de tous ses feux, ses mille flammèches nous atteignant en plein visage, au moment précis où l'on ne peut plus se cacher la vérité : le Vide inquisiteur nous montre enfin sa face horrible de Gorgone, la grande question qu'il nous a fait subir ne trouve sa réponse que dans la bouche ouverte de l'asphyxie et le regard béat de l'aveuglement auxquels son feu roulant nous aura contraints.

Aller au bout de sa pensée, c'est risquer de la perdre. Comme la vie elle-même. Tantôt dans la folie comme chez Artaud, tantôt dans le suicide comme chez Van Gogh. Et ici, dans l'exigence de vérité qui met au défi toute loi et toute contrainte de la dénier ou de la nier, même par le feu, même par le sang : la fumée qui monte aujourd'hui encore du Campo dei Fiori et le pouls qui ne cesse d'y battre témoignent qu'aucune pensée véritable ne se renie, même étouffée sous les cendres accumulées de l'Histoire humaine. Sa force d'affirmation est telle qu'elle ne dit pas seulement oui au monde et à la vie mais non, non et non aux contre-forces mortifères qui en empêchent l'innarrable profération. L'infinie prolifération jusqu'à nos jours, où nous endossons son habit de feu, sa bure brûlante, comme a pu le faire, exemplairement, un Bill Viola, pour incarner dans notre chair, même fictive, fantasmatique, imaginaire, le sacrifice qu'est toute pensée dont l'exercice sacré va jusqu'à la profanation, comme l'art de la performance nous l'a appris depuis 30 ans, même à nos dépens, et à ceux de l'artiste qui s'y consume corps et âme, victime propitiatoire de ses propres actions, offrande votive donnée en libation à ses plus folles passions, les plus furieuses, les plus héroïques.

* * *

On ne pense qu'à ses dépens : on se dépense et dépense tout, la vie incluse, dans l'expérience ou l'épreuve de penser comme si c'était bien davantage que de vivre, mourir compris. Aujourd'hui que le grand inquisiteur loge clandestinement dans le for intérieur de chacun, où l'on abdique sa foi et sa raison en censurant les plus criantes de ses pensées, de peur de s'y brûler les doigts ou la cervelle sous la pression de l'Opinion – la rectitude du Droit canon que représente la morale sociale dressée tel un bûcher au milieu de la place publique –, penser n'est plus que l'ombre froide des performances *pyromaniaques* des grands penseurs de fond, sans Dieu ni Loi, tels Giordano Bruno et quelques autres. Jan Patocka et Simone Weil, chacun à leur façon, auront brûlé de ce feu-là, qui prend dans la pensée et se communique à toute la vie. Carlo Michelstaedter également, le philosophe enfant, suicidé à l'âge de 23 ans, à qui l'on doit des pages

brûlantes où « la douleur parle », comme il le dit, et furieusement : « Chacun de ses instants est un siècle de la vie des autres – jusqu'à ce qu'il fasse de soi-même un flambeau et parvienne à se rassembler dans l'ultime présent². » Mais depuis, qui ose *flamber* contre l'éteignoir de la pensée toute faite, morte et enterrée, tout entière incinérée ? Qui ose voler le feu à la Question qu'on lui inflige pour allumer en lui non pas la réponse que les grands interrogatoires de l'Histoire et de ses tortionnaires attendent de lui, mais le cœur saignant de sa fureur énigmatique d'où vient qu'il pense comme il vit, cogite comme il agit, médite comme il aime, écrit comme il souffre et jouit ? Voilà comment est fait « le cœur du furieux », nous dit Bruno, cet « appareil bien disposé où, étant allumé le feu d'amour, il se produit que, de la substance vitale, une part étincelle en flamme, une autre, transformée en un pleur abondant, bout dans la poitrine, une autre encore, dont est fait le vent des soupirs, embrase l'air »³. Voilà la matière de toute pensée, quand elle part du cœur et de sa furie : soupirs, larmes, flammes... substances du vivre et du mourir, matière première d'aimer. À l'image d'un Michaelstaedter, proche des « poètes de sept ans » d'Arthur Rimbaud, Giordano Bruno représente le Furieux, l'ardent penseur, le performeur à chaud, qui sait mettre en jeu sa propre pensée comme la vraie vie, par la figure d'un « enfant nu » dont il nous dit que, « simple, pur, exposé à tous les accidents de nature et de fortune, il édifie, par la force de la pensée, des châteaux dans les nuages, et une tour, entre autres choses, dont l'amour est l'architecte, dont le feu d'amour est le matériau et dont lui-même est l'ouvrier »⁴. Un édifice de nuées, de buées, dont le feu est la matière première... et la matière dernière : un foyer pour la pensée, un bûcher pour le penseur.

Il déclinera sous toutes les formes cette architecture de rêve, qui deviendra pour lui un véritable cauchemar et, pour nous, l'inscription incandescente, en lettres et images de feu, dans nos mémoires à jamais impressionnées par cette pyrotechnie d'une vie brûlée par les deux bouts – ceux de la petite enfance et de la grande sagesse enfin réunis –, la gravure à vif, dis-je, au chalumeau des mots qui flambent avec le corps et l'âme, des fureurs héroïques dont toute pensée authentique serait constituée, comme le cœur lui-même, et l'enfant nu qui la représente, « exposé à tous les accidents », ainsi que le rappelle l'un de ses poèmes les plus ardents : « Au-dessus des nuées, au plus haut des airs, quand parfois, dans un délire, je brûle, pour offrir à mon esprit un asile de fraîcheur je forme de mon feu un château. Si mon destin fatal, moins inflexible, permet que la souveraine grâce tourne des regards sans colère vers la flamme où je meurs, heureux est mon supplice, heureuse ma mort⁵ ! » Penser n'est pas assez : il faut fulminer, il faut foudroyer, tonner pour éclairer. Même si le château de feu qu'on édifie « par la force de la pensée » nous servira de bûcher. Bruno ne nous laisse pas le choix : ou bien l'on s'agenouille devant les Potentats, les Dogmes, les Lois, penché sur le feu de bois où l'on brûle à petit feu tous ses écrits, toutes ses paroles, toutes ses pensées, comme Galilée et tant d'autres après lui, ou bien l'on reste debout tel une potence, un échafaud, un bûcher de chair

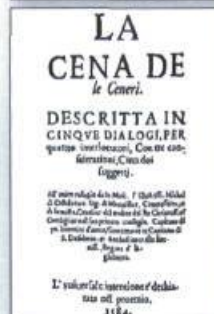
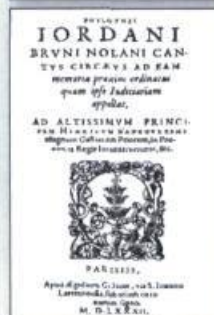
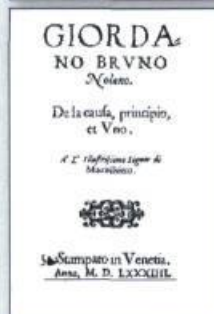
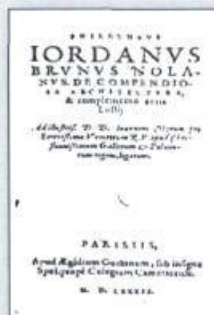
et d'os, d'âme et d'esprit, où l'on se brûle soi-même en un grand feu de joie dans l'incendie furieux qu'allument dans les cœurs mis à nu toutes ses pensées, toutes ses paroles, tous ses écrits.

Le bûcher de Bruno sera devenu le socle de sa statue, d'où sa pensée ne cesse d'exhaler une odeur de fleur désormais, non plus de cendre ou de fumée. La Piazza del Fuoco e Fiamme s'est faite Campo dei Fiori e Fruti, avec son monument à la Pensée au cœur d'un brasier de fleurs, d'une brassée de roses, d'iris, de lys comme empourprés. Les flammes se sont pétrifiées : elles sont dans ce regard de bronze, sur ces lèvres fermées, qui leur ont volé le feu... pour le donner à la mémoire que nous avons de cette terrible vue, de cette voix forte, puissante, si brûlante de voir, de dire, de désirer. La matière du souffle ne se perd pas, elle mue, elle se recrée : de bouche à oreille, de bouche en bouche, dans les mots de toutes les langues, qui en sont l'unique dépôt, comme les miroirs gardent l'empreinte de l'haleine mourante des moribonds. C'est là la seule métépsychose que Giordano Bruno pourrait admettre : ce « bouche-à-bouche » de la pensée parlante, cet « âme-à-âme » de la parole pensée, ce feu qui prend et se répand d'un homme à l'autre, de siècle en siècle, comme la rumeur que nous vivons et à laquelle nous survivons... même aux flammes qui nous habitent. ∞



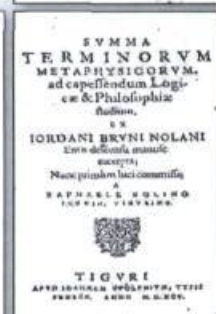
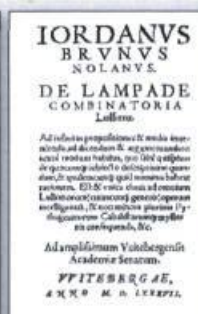
Notes

- 1 Artiste bulgare qui, dans une action précisément intitulée *Performance*, s'est pendu à une potence, le cou passé dans le nœud coulant d'une corde, avant qu'on ne l'en décroche à demi mort, proche de l'étouffement définitif (voir Paul Ardenne, « Voir la mort », *Extrême : Esthétique de la limite dépassée*, Paris, Flammarion, 2006, p. 350).
- 2 Carlo Michelstaedter, « La douleur parle », *La persuasion et la rhétorique*, traduit de l'italien par M. Raiola, Paris, de l'Éclat, 1989 [1982] (c'est l'auteur qui met l'italique). Rappelons que, né en 1887, Michelstaedter se donne la mort en 1910, le lendemain même de l'achèvement de ce qui devait être sa thèse de philosophie.
- 3 Giordano Bruno, *Des fureurs héroïques* [De gl'Heroici Furori] (1585), texte établi et traduit de l'italien par P.-H. Michel, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. 242 (dialogue cinquième).
- 4 *Id.*, *ibid.*, p. 248 (c'est moi qui mets l'italique).
- 5 *Id.*, *ibid.*, p. 248 (c'est encore moi qui mets l'italique).



Œuvres de Giordano Bruno

- 1568/71 (?) Arca di Noè (perdu)
- 1577 De segni de'tempi (perdu)
- 1579/81 Censure contro il De la Faye (perdu)
- Clavis Magna (perdu)
- 1581/82 De' predicamenti di Dio (perdu)
- 1582 Candelaio
- De umbris idearum
- Cantus circæus
- De compendiosa architectura
- Purgatorio de l'Inferno (perdu)
- 1583 Ars reminiscendi
- Explicatio triginta sigillorum
- Sigillus sigillorum
- 1584/85 La cena de le ceneri
- De la causa, principio et uno
- De l'infinito, universo et mondi
- Spaccio de la bestia trionfante
- Cabala del cavallo pegaseo
- De gl'heroici furori
- 1585 Arbor philosophorum (perdu)
- Figuratio Aristotelici Physici auditus
- Dialogi duo de Fabricii Mordentis prope divina adinventione
- 120 Articuli adversus Peripateticus
- 1586 De Lampade combinatoria
- De progressu et lampade venatoria logicorum
- Artificium perorandi
- Animadversiones circa lampadem Iulianam
- Lampas triginta statuarum
- Oratio valedictoria
- 1587 Lezioni sull'« Organo » di Aristotele (perdu)
- 1588 De specierum scrutinium
- 1589 De Magia
- Theses de magia
- De magia mathematica
- De rerum principiis
- Medicina Iuliana
- Summa terminorum metaphysicorum
- De Imaginum, signorum et idearum compositione
- Oratio consolatoria
- 1589/91 Delle sette arti liberali (perdu)
- Delle sette arti inventive (perdu)
- 1591 De triplici minimo et mensura
- De monade, numero et figura
- De innumerabilibus, immenso et infigurabili
- De vinculis in genere
- De rerum imaginibus (perdu)
- Templum Mnemosynes (perdu)
- De multiplici mundi vita (perdu)
- De naturae gestibus (perdu)
- De principiis veri (perdu)
- De astrologia (perdu)



Source > www.giordanobruno.info/